

PHONÉTIQUE DU BASQUE DE LARRAJÁ, (QUARTIER DE BARCUS)

INTRODUCTION

Situé entre 3°, 12' et 3°, 14' de longitude ouest, et 43°, 11' et 43°, 15' de latitude nord, dans la région nord-est de la Soule, à l'extrémité orientale du domaine linguistique basque, *Larrajá* est un «lieu-dit» qui fait administrativement partie de la commune de Barcus.

A l'Est, la vaste et sauvage forêt de Josbaig le sépare du domaine béarnais et en grande partie enraie encore, à ce jour, l'influence de ce dialecte roman. Une ligne ininterrompue de hauteurs et le bois communal de Chéraute l'isolent, à l'ouest, des autres régions de Basse-Soule. Le parler de ce hameau présente, par suite, des caractères très nettement propres, qui en rendent l'étude particulièrement intéressante, notamment au phonéticien.

Dans nos deux thèses de doctorat ès Lettres, nous avons déjà publié une partie des résultats de nos recherches dans le domaine Souletin. L'étude phonétique du parler de Larrajá, entièrement faite, était restée inédite dans ses particularités les plus intéressantes et les plus caractéristiques. Il nous a paru opportun de la présenter ici entière. Il ira sans dire toutefois que, pour tout ce qui ne présente pas, dans le phonétisme local, un caractère propre, nous renverrons le lecteur au remarquable ouvrage de M. Henri Gavel: *les Eléments de Phonétique Basque* et à nos deux précédentes études.

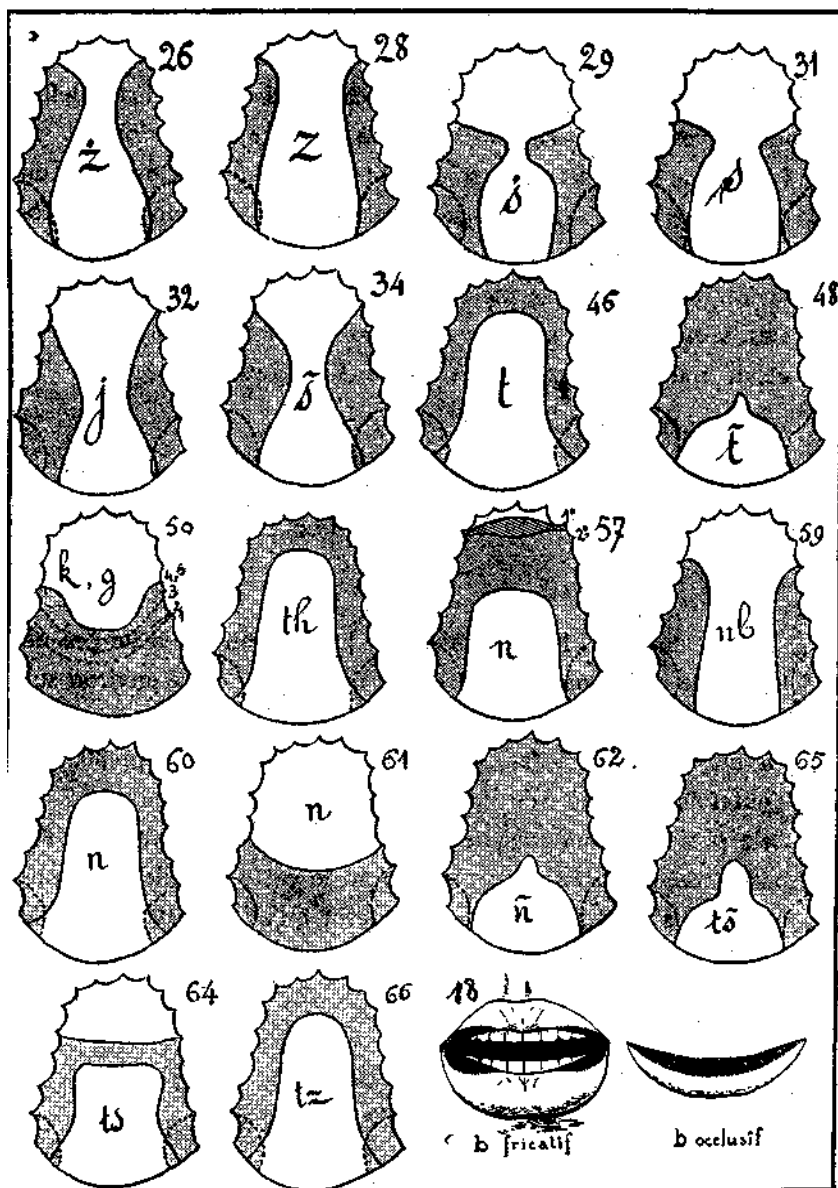
Les observations ont été faites en général à l'aide du palais artificiel et du cylindre enregistreur. Les palatogrammes sont d'un sujet qui présente toute garantie: né et élevé dans le bas Larrajá, il émigra à Paris à l'âge de vingt-six ans. L'e amen préalable (auquel

tous nos sujets sont soumis) a démontré que nulle influence ne s'est exercée sur la prononciation originelle de ce dernier. Les tracés sont en partie de nous, et en partie du même sujet.

Nous avons conservé l'alphabet adopté par l'Académie de la langue basque, en y ajoutant toutefois plusieurs signes particuliers rendus nécessaires par le phonétisme local.

L'usage du palais artificiel expose à des inconvénients que nous avons pu écarter. Chaque fois que cela nous a été possible, nous avons enregistré des mots usités où le son à étudier est accompagné d'une ou plusieurs articulations dont le tracé ne s'inscrit pas sur le palais ou n'y laisse qu'une empreinte de surface très réduite: *p, b, m, f, a, o, u, ü*. Nous considérons que les résultats sont ainsi beaucoup plus objectifs que si nous nous étions borné à enregistrer des articulations isolées où même des syllabes ou des séries de sons artificiellement groupés: car nous n'oublions pas que l'attention est un facteur de très grande importance, dans l'acte physiologique de l'articulation: l'action musculaire s'exerce de façon très différente suivant que le sujet s'écoute parler, s'observe agissant, ou qu'il parle avec la pleine spontanéité qu'a créée l'habitude. Les mots connus ont l'avantage de favoriser la spontanéité et de réduire au minimum le facteur *attention*.

Consonnes. Tableau N°2



CHAPITRE I

SONS & ALPHABET DU BASQUE DE LARRAJÁ

I.—VOYELLES

1.^o *Voyelles Buccales*

a

Tableau 1, fig. 1: (a) dans (aba), «ah bah»! La langue ne touche le palais qu'à l'arrière: un centimètre carré environ sur chacun des bords. La région de contact est la même que pour *l'a* moyen parisien (Rousselot, *Précis de Pron. fr.* p. 30, A). Toutefois le timbre de *l'a* est différent dans les deux parlers. Cela provient sans doute de ce que la position des lèvres n'est pas la même dans la prononciation de cette voyelle, les commissures s'écartent moins en souletin qu'en castillan, dans le Français septentrional et dans les divers parlers de la France méridionale.

e

Tableau 1, fig. 2: (e) dans (éa), «allons»! Il n'existe, à Larrajá qu'un seul e. C'est un e moyen. La partie postérieure de la langue s'élève moins que pour *l'e* moyen français; mais la partie antérieure touche le palais sur une étendue un peu plus large (Rousselot, *Précis*, p. 33, fig. 18). Les commissures s'écartent beaucoup moins que pour *l'é* fermé français, castillan et du midi de la France.

i

Tableau 1, fig. 3: (i) dans bíba, «vive»! Il n'existe dans le parler de Larrajá qu'un *i*. La langue s'appuie de ses deux bords sur le palais; elle s'élève très sensiblement plus que pour (e). Très ouvert, *l'i* se rapproche beaucoup de *l'e* fermé français dans *pitié* et de *l'e* castillan dans *madera*, *mesa*, *tintero* (cf. Rousselot, *Précis*, fig. 18, A, 3). C'est la variété *d'i* dont l'Abbé Rousselot a donné un tracé dans ses *Principes*, p. 657, fig. 438, N.^o 16.

o

Tableau 1, fig. 4: (o), dans (lo), «endormi». Il n'existe qu'un seul o. La langue touche à peine au palais, sur l'un des bords postérieurs. C'est un o moyen, de nuance très particulière; il est plus fermé que l'o des dialectes du Midi de la France, les lèvres s'allongeant et s'arrondissant davantage, les commissures se rapprochant beaucoup plus. Les mêmes différences sont encore à noter avec l'o castillan et avec celui des autres dialectes basques, surtout avec celui du basnavarrais. Parmi toutes les variétés que nous avons observées, c'est celle du labourdin qui s'en rapproche le plus.

Toutefois l'o est moins fermé, dans le parler de la localité que dans les mots français *rose, dose, pause, pôle*; les commissures sont moins rapprochées, les lèvres ne s'avancent pas; au contraire, la lèvre inférieure rentre légèrement, tandis qu'en français, elle s'allonge de façon très notable. La langue s'élève aussi moins que pour l'o fermé français (Rousselot, *Précis*, fig. 28).

u

Tableau n.º 1, fig. 5: u (= ou fr.) dans (búha), «souffier». La langue touche environ un centimètre carré du palais, sur le bord postérieur gauche. Elle s'élève donc beaucoup moins que pour l'u français (= ou) (Rousselot, *Précis*, fig. 30). Cette voyelle, très ouverte, se rapproche beaucoup de l'u dans *Wood*: d'après les tracés, nous pourrions presque dire que la voyelle est identique dans les deux parlers (Voir: Rousselot: *Principes de phon. exp.*, fig. 436, n.º 6). Les autres u, dont l'Abbé Rousselot produit le tracé dans cette même fig. 436 (angoumoisien, parisien, liégeois, suédois, russe) sont plus fermés que l'u larrajais.

ü

Tableau n.º 1, fig. 6: (phü) (interjection). Pour l'ü, la langue s'élève légèrement plus que pour l'u. Cette voyelle est beaucoup plus ouverte que l'u français, la bouche s'ouvre davantage, la langue s'élève beaucoup moins (Rousselot, *Précis*, fig. 25) et le passage de l'air est plus large. Le timbre est analogue à celui de l'æ fermé dans gueuse: toutefois la langue s'élève un peu moins et les lèvres s'arrondissent moins aussi (*Précis*, fig. 23, page 36).

2.º *Voyelles Nasales* (1)

Moins sensible qu'en français; la nasalité est très fréquente, à Larrajá, comme dans toute la Soulé; les tracés en font foi, et une oreille attentive la perçoit d'ailleurs aisément.

Toutes les voyelles peuvent être nasalisées.

D'après les recherches de l'Abbé Rousselot, «les correspondances établies ne sont pas rigoureusement exactes», en français, entre les voyelles buccales et les voyelles nasales. «Pour la voyelle nasale, les mâchoires sont sensiblement plus rapprochées que pour la voyelle orale» (*Précis*, p. 43). L'oreille suffit d'ailleurs à constater que «*a nasal*» correspond à une voyelle intermédiaire entre *a* et *o*.

En basque de Larrajá, les voyelles nasales ne sont pas plus fermées que les buccales: l'ouverture est égale, comme on peut le constater dans les palatogrammes (Tableau n.º 1, fig. 1 à 12).

â

Tableau n.º 1, fig. 7 (â) dans (âhâte), canards. L'empreinte palatale de l'â est identique à celle de *a buccal* (fig. 1). De même, dans les palatogrammes des autres voyelles nasales, on constatera l'identité avec les voyelles buccales correspondantes.

ê

Tableau n.º 1, fig. 8 (ê) dans (êhê) = ez, ez, «non, non».

t

Tableau n.º 1, fig. 9 (î) dans (îhî) «jonc»;

ô

Tableau n.º 1, fig. 10 (ô) dans (môtho) «calotte»;

û

Tableau n.º 1, fig: 11 (û) dans (ûhûe), «honneur». Nous avons

(I) Nous marquerons la nasalité par un accent circonflexe: il reste entendu que ce signe n'aura pas, au cours de ce travail, d'autre signification.

enregistré (*ûhû*), pour supprimer l'empreinte de *l'e* qui eût fait disparaître celle de *l'(û)*.

ü nasal.

Tableau n.º 1, fig. 12 (*ü* nasal) *dam* (*hünz bat*), «un hibou».

II.— CONSONNES

Pour l'étude des consonnes, voici l'ordre que nous adoptons:

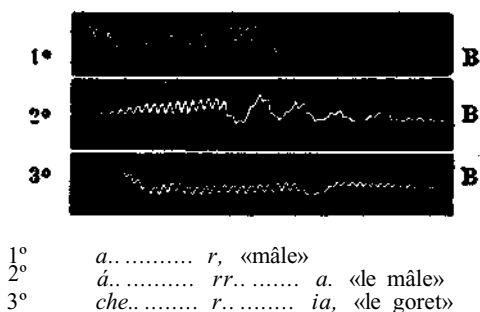
- 1.º Vibrantes;
- 2.º Fricatives buccales;
- 3.º Occlusives buccales;
- 4.º Fricative nasale;
- 5.º Occlusives nasales;
- 6.º Mi-occlusives;
- 7.º Yod consonne.

I.—VIBRANTES: *r*, *l*, *ʃ*.

r

Tableau n.º 1, fig. 13: *r* finale dans *ar*, «mâle»; fig. 14, *a*, dans *ar*, *arra*, «le mâle», *cheria*, «le goret»:

FIG. 14

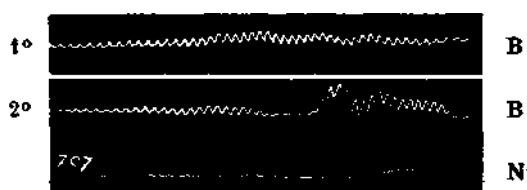


Comme dans tous les dialectes basques, il y a en larrajais une *r* douce et une *r* forte.

A en croire l'oreille indigène, le son de cette vibrante est identique à celui de *l'r* des parlers méridionaux français et du Castillan.

La langue s'appuie sur les deux bords latéraux du palais, et la pointe vibre à un demi-centimètre au-dessus de la racine des dents supérieures (fig. 13). Les battements sont sonores dans toute leur étendue (fig. 14-1.^o, 2.^o, 3.^o). La région d'articulation est la même pour *l'r* douce et *l'r* forte (fig. 13). Le tracé de *l'r* douce ne présente qu'un battement de l'extrémité linguale (fig. 14-3.^o; celui de *l'r* forte en offre généralement deux, à la finale, deux ou trois, dans le corps des mots (fig. 14-1.^o et 2.^o).

2° I (FIG. 15 ET 16):



1° *lo*, «endormi».

2° *Alānde*, «Arnaud»

L'l vibre très fortement (fig. 16-1.^o). La langue touche le palais sur les deux bords, et la pointe s'appuie très légèrement sur la partie antérieure du palais, à Om,015 de la racine des dents supérieures (fig. 15). Plus palatale que *l'l* française, cette vibrante l'est moins que *l'l* anglaise finale de mot ou entravée (voir, Rousselot: *Précis de Prononciation française*, fig. 46). L'oreille ne perçoit point toutefois de nuance qui en distingue le timbre de celui de *l'r* française.

ĩ (*l* mouillée)

Tableau n.^o 1, fig. 17a, 17b, 17c:

Fig. 17a: *l* en souletin, dans *hállā* «l'enfant» (terme enfantin).

Fig. 17b: *ll* en Béarnais (Oloron), dans *hillo*, «fille».

Fig. 17c: *ll* en Castillan (Burgos) dans *se halla*, «il se trouve».

Le *ĩ* est caractérisé, en larrajais, par une intensité très réduite des vibrations, soit buccales soit laryngiennes (fig. 16-2.^o); nous pensons devoir attribuer cet affaiblissement de la sonorité à ce que l'énergie musculaire articulatoire de cette consonne est très marquée et que la région de contact de la langue et du palais est très étendue: nécessairement les vibrations transmises en seront d'autant plus faibles.

Le palatogramme de cette vibrante (fig. 17-1.^o) est à peu près identique à ceux du même son, en Béarnais, dans *hillo*, «fille», et en Castillan dans *se halla*, «il se trouve»; la différence est légèrement plus marquée avec celui de l'Auvergnat (Rousselot, *Principes*, p. 611, fig. 404) et de la variété relevée par M. Pernot à *Mesta* (Chio), (*Principes*, ibidem, fig. 405): en Souletin, la langue s'étend, à plat, sur les deux tiers antérieurs de la surface du palais, ses bords touchant toutes les dents supérieures.

II.—FRICATIVES BUCCALES: b, bh, d, dh, d, g, gh, f, z, ž, s, SS, j, x, h.

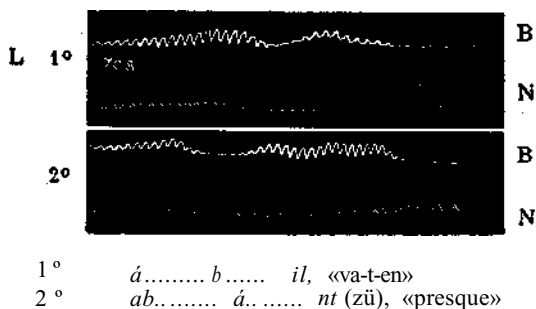
1.^o b

Placé entre voyelles ou bien après ou devant les vibrantes *r* et *l*, le *b* est fricatif pourvu qu'il soit articulé avec une pleine spontanéité. Le contact bilabial n'a lieu que dans la partie qui avoisine les commissures: dans leur région médiane, les lèvres restent ouvertes, sur 0m,02 à 0m,025 environ (fig. 18; tableau N.^o 2, b, dans *abántzũ*, «presque»: le pointillé limite la région où les lèvres sont entrées en contact).

La fig. 18 représente le dessin des deux lèvres. Sur la lèvre inférieure couverte de poudre de talc, la lèvre supérieure mouillée de salive s'est rabattue, et a laissé la trace du contact, qui marque la région d'articulation du *b* intervocalique.

La figure 19 offre les tracés caractéristiques du *b* placé entre voyelles, dans des mots enregistrés isolément. On se rend compte que ce son est près d'être complètement disparu. Il l'est, en général dans le discours suivi pleinement spontané (voir notre *Action de l'Accent sur l'Evolution des Consonnes*, p. 120-b, c).

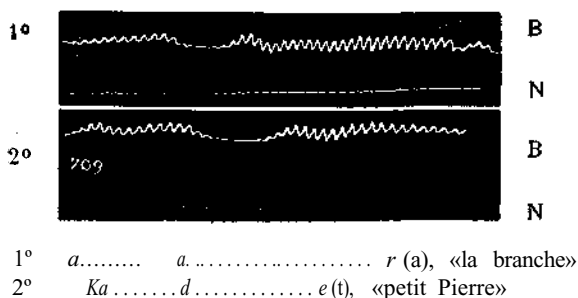
FIG. 19



2.° d

Dans les mêmes positions phonétiques que le *b*, cette dentale sonore, spontanément articulée, est fricative (fig. 20, Tableau n.° 1, *d*, dans *ada* (suffixe) et fig. 21;

L 1°



Les vibrations fricatives (fig. 21 - 1.°) sont légèrement moins marquées que celles du *b* intervocalique; le *d* est donc moins près de se vocaliser, dans les mots enregistrés isolément. Dans le discours suivi spontané, il est d'ordinaire complètement vocalisé: *balimbádük*, «si tu as», est en réalité, prononcé *balimbáük*, les tracés en font foi (voir: *Action de l'Accent sur l'Evolution des Consonnes*, p. 120).

Pour articuler le *d*, dans les mots isolés, la langue s'appuie sur les bords latéraux du palais, tandis que son extrémité n'y touche que par endroits, très légèrement et très rapidement: le souffle fricatif, sonore dans toute sa durée, trouve donc une issue (fig. 21-1.°).

3.° bh, dh, gh

Les fricatives sonores aspirées *bh*, *dh*, *gh* ne se rencontrent point dans les mots isolés, ni dans le discours suivi prononcé avec attention. Nous les avons souvent trouvées, au lieu de *ph*, *th*, *kh*, dans le discours suivi un peu rapide, de ton familier et d'émission spontanée (fig. 22).

Les phrases enregistrées sont les suivantes:

Zuñ aphéz ekhússi dük, «Quel prêtre as-tu vu?»

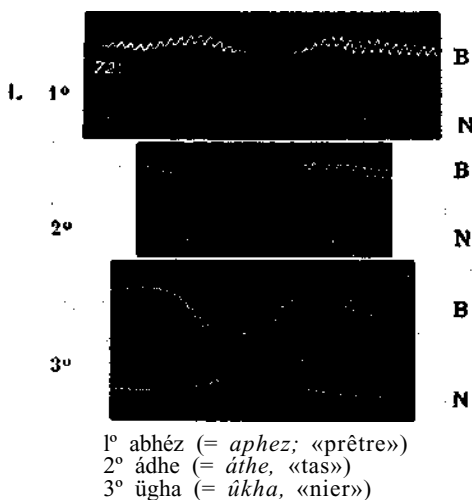
Zuñ áthe égin düzie «quel tas avez-vous fait?»

Nik ükha nahi dük! «Moi, tu veux que je le nie!»

Zuñ et *nik* portent un accent rythmique très intense, et les mots

qui les suivent immédiatement sont, par contre, faiblement et rapidement prononcés: le *b* et le *d* sont très légèrement fricatifs: les vibrations à peine visibles sur le tracé original, ont disparu sur la

FIG. 22



photogravure; l'*h* est très faible, sonore dans toute sa durée; les vibrations nasales prouvent que les groupes *bh* et *dh* sont entièrement sonores.

Le *g* a des vibrations fricatives très amples, et l'*h* du groupe est un souffle, de sonorité et d'intensité très marquées; les vibrations nasales sont très nettes: *gh* est donc un groupe entièrement et intensément sonore.

4.° *ḍ*

Tableau N.° 1, fig. 23, *ḍ* dans *Kadēt*, «petit Pierre».

Le *ḍ* est une palato-dentale sonore mouillée (fig. 23). Il est parfois fricatif, mais assez rarement: aussi aurons-nous à l'étudier parmi les occlusives. Dans les tracés des figures 21-2.° et 23, il est nettement fricatif.

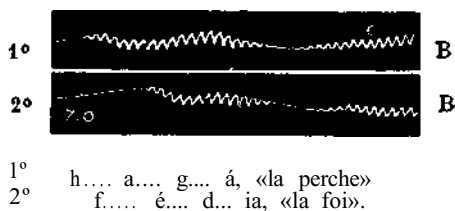
La langue touche le palais, sauf dans une partie médiane très étroite qui livre passage au souffle fricatif (fig. 23). Dans le tracé de *Kadēt* (fig. 21-2.°), les vibrations fricatives du *ḍ* sont très légères mais nettes et assez intensément sonores.

5.° g

Tableau n.° 1, fig. 24, g fricatif dans *hága*, «perche».

Placé dans les mêmes positions que le *b* et le *d* et enregistré dans les mots isolés, le *g* est une fricative sonore (fig. 24 et 25-1.°). Dans le discours suivi, il est en général vocalisé, en position posttonique, non seulement dans certains mots plus anciennement altérés (1), mais, en général, dans tous les mots où cette fricative est posttonique, pourvu que la prononciation ait la rapidité et la spontanéité de la conversation familière:

FIG. 25



6.° l'f

Comme les mots peu nombreux où nous la trouvons, l'f est, en Basque, un son d'emprunt récent: en larrajais, c'est un souffle labio-dental, sans différence avec l'f français (fig. 25-2.°). Il s'articule avec les lèvres entr'ouvertes et les dents d'en haut reposant sur la partie interne de la lèvre inférieure.

7.° z

Tableau n.° 2, fig. 26, page 31 z dans *aza* (artif.) et fig. 27.

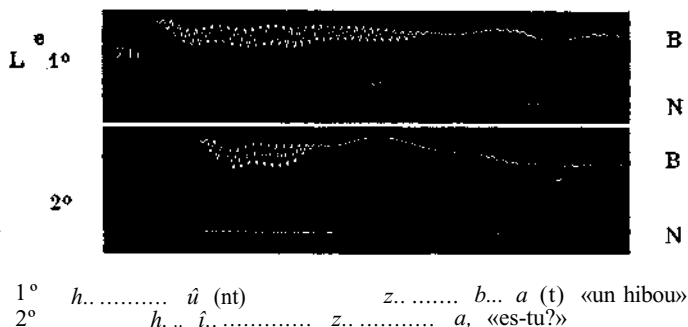
Nous représentons par ce signe un son identique à celui qui s'écrit par *z* en Français. Remarquons toutefois que, pour l'articulation de ce son, la position de la langue n'est pas la même qu'en Français (Voir: Rousselot, *Précis de Prononciat. Franç.* p. 59, fig. 47 et 48 et *Revue de Phonét.* p. 267).

(1) Tels sont: bithárte (= begithárte), «figure», sathütsü (= ságü ütsü) «mulot», satharte (= sagü arte), «souricière», ai (= aigü) «viens», intzáur (= intzágor), «noix», Záude et záuzte, «restez» ssoik, ssóizü, ssóizie (= sso égik, so egizu, so egizie), regarde, regardez (sing.) regardez (plur.), zéitéa (zer égitéa), «pourquoi faire», aakhôi («= aagi khoi») (chien) qui aime la chair fraîche», áuchilik (ago ichilik) «tais-toi», áukhü (ago ekhü) «reste tranquille».

En larrajais, la langue prend son point d'appui sur les canines et les molaires de la machoire supérieure: la pointe de la langue est à 2 ou 3 mm. des incisives supérieures, où se trouve le point d'articulation. Les vibrations buccales, laryngiennes et nasales s'inscrivent nettement sans avoir toutefois une amplitude bien marquée (fig. 27).

Plus large qu'en Français la région d'articulation est la même qu'en Anglais (fig. 26: comparer avec les tracés de l'Abbé Rousselot: Précis, p. 60, fig. 48):

F I G. 2 7



8.° z

C'est une dentale fricative sourde, de même nuance purement sifflante que l'*l's* française des régions septentrionales. La position de la langue est celle que nous avons décrite pour le *z*, mais les dents supérieures et inférieures ne se serrent point: elles sont à une distance approximative de 3 mm. La région d'articulation est légèrement plus étroite que pour le *z* (fig. 28, tableau n.° 2, *z* dans *áza*, «choux»).

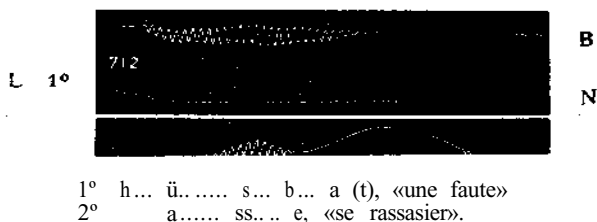
9.° s

Tableau n.° 2, fig. 29, page 31, *s* dans *hatsbat*, «une haleine».

L'*s* est une fricative palatale sonore. La langue s'appuie sur les molaires supérieures; la pointe se soulève et se reporte en arrière vers le sommet du palais; les dents se serrent, les lèvres ne forment point pavillon, comme pour le *j* français (Rousselot, *Précis de Pron.* Fr., p. 61, fig. 49); les commissures restent écartées, gardant leur position naturelle. Le point d'articulation est au sommet du palais,

où la langue livre un étroit passage au souffle fricatif (fig. 29). A l'oreille, le son ne semble pas intense; sur le tracé, les vibrations fricatives ne sont pas très amples et la durée de la consonne est peu marquée: environ 5 c. s. (fig. 30).

FIG. 30



10.° ss

Tableau n.° 2, fig. 31, page 31, *ss* dan; *bássa* «sauvage».

L's désigne, dans l'alphabet usuel basque, une fricative palatale sourde, que l'oreille indigène perçoit comme très différente de la chuitante française *ch*. La région d'articulation est légèrement plus étroite que celle de *l's*, et le passage du souffle fricatif est plus large; les mouvements articulatoires sont les mêmes excepté que les dents ne sont point serrées (fig. 31). Afin de le distinguer graphiquement de *l's* sonore, nous désignerons ce son par la graphie *SS*; le lecteur voudra bien y voir un son simple, et non un son double.

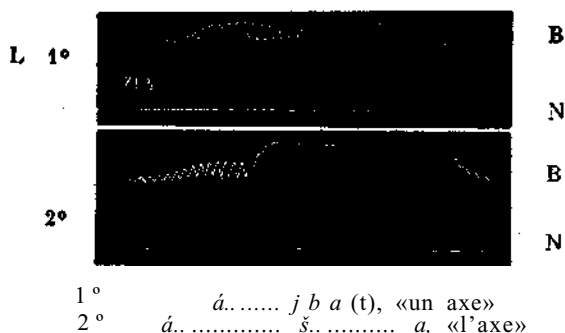
Le son est intense et sourd, dans toute sa durée, qui est de 13 c. s. dans le tracé numéro 2 de la figure 30.

11.° j

Tableau n.° 2, fig. 32, p. 31, *j*, dans *ja* (interj.) et fig. 33.

C'est une fricative palatale sonore. A s'en rapporter à une oreille qui entend depuis de longues années les deux sons, le *j* larrajais est plus mouillé que celui du Français septentrional, et les tracés confirment les données de l'oreille: la région de contact s'élargit davantage en Souletin, à partir des molaires supérieures vers le sommet du palais (comparer le palatogramme de la fig. 32, avec celui que M. Rousselot produit dans *son Précis de Prononc. franç.*, p. 62, fig. 50-A-2.°).

FIG. 33



12.° x

Tableau n.° 2, fig. 33, page 31, x, dans *áxa* «l'axe».

C'est une fricative sourde analogue au *ch* français que nous désignons de la sorte: une oreille souletine distingue très nettement ces deux sons: une nuance très prononcée de mouillure caractérise, dans notre dialecte, cette fricative chuintante (fig. 33-2.°).

13.° h

Pour l'articulation de *l'h* qui est commune aux trois dialectes basques français, la bouche est ouverte, la langue prend la position de la voyelle suivante, et le diaphragme se contractant brusquement produit un souffle intense et rapide. Devant une voyelle, *l'h* est sourde: le tracé est semblable à celui d'une sifflante: la plume quitte la position de repos (fig. 27 - 1.° et 2.°). Entre voyelles, cette fricative est encore sourde parfois, mais rarement, surtout entre voyelles de même timbre: elle est en général sono e en ce dernier cas (fig. 35, 36, 37, 38, 39, 40). Entre voyelles nasales, elle est nasalisée (mêmes figures).

FIG. 35

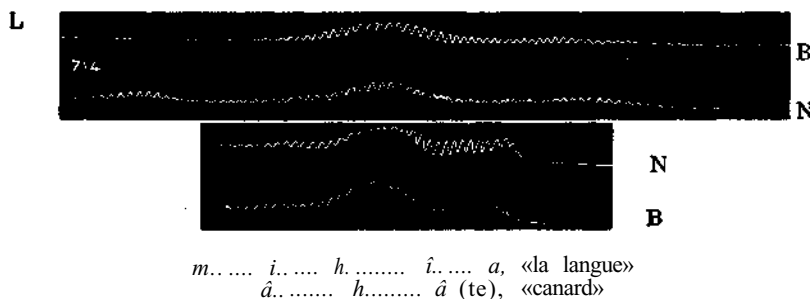
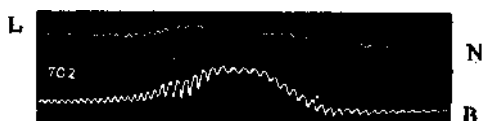


FIG. 36



ê..... h..... e (= ez, ez), «non, non»

FIG. 37



î..... h..... î..... «jonc»

FIG. 38



m..... ôl..... kh..... o, «grappe»

FIG. 39



û..... h..... û..... ê, «honneur»

FIG. 40



ü..... ñ..... (ü) h..... ü (ri), «fourmi»

L'h est sourde après une occlusive sourde (voir plus loin, l'étude de *ph*, *fh*, *kh* (fig. 52, 53, 55) et les tracés de *phitz*, «allume», *thégia*, «la loge», *khüto*, «rapide»); Précédée d'une des trois consonnes labiales, elle est, nous l'avons vu, sourde dans les mots isolément prononcés et dans le discours suivi lent et attentif; mais, dans le langage rapide, familier et pleinement spontané, elle est en général sonore (voir fig. 22 et le commentaire des tracés de *abhéz*, «prêtre», *ádhe*, «tas», *ügha*, «nier», *aphéz*, *átthe*, *ükha*) (1).

III.—OCCLUSIVES BUCCALES: b, p, d, \hat{d} , t, \hat{t} , g, k, ph, th, kh

1.° b

Tableau n.° 2, fig. 41, page 31 b, dans *banuk*, «je suis».

En position initiale, la labiale *b* est une occlusive sonore (fig. 42). L'explosion en est fort intense. L'occlusion est complète: les lèvres se touchent dans toute leur étendue et se serrent même assez fortement: la fig. 41 représente le croquis de la lèvre inférieure: la partie ombrée marque la région du contact bilabial.

FIG. 42



b..... *á*..... *n*..... *ü* (k), «je suis»

2.° p

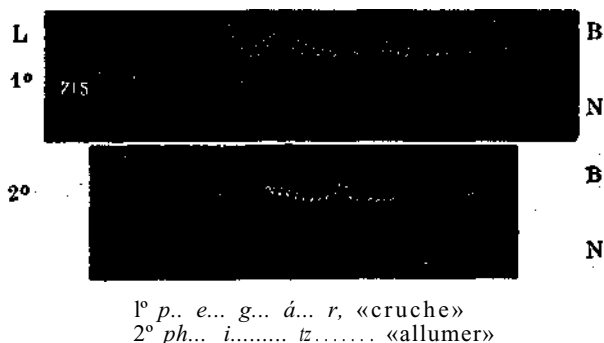
Le *p* est une occlusive sourde, forte, d'énergie musculaire moindre qu'en Français à l'implosion, mais plus marquée, en général, à l'explosion.

En position intervocalique, la première partie de sa tenue est sonore, un quart ou un tiers suivant les générations; de même

(1) *bh*, *th* et *gh* existent en Irlandais (Rousselot, *Principes*, fig. 582 et 583) et dans le dialecte de Mbundu, l'une des langues bantoues de l'Angola, d'après les tracés du R. P. Anthunes, de la Congrégation du Saint-Esprit et d'un indigène (voir Rousselot, *Principes*, fig. 581).

l'explosion; est aujourd'hui entièrement sonorisée chez les jeunes générations (1) (fig. 43).

FIG. 43



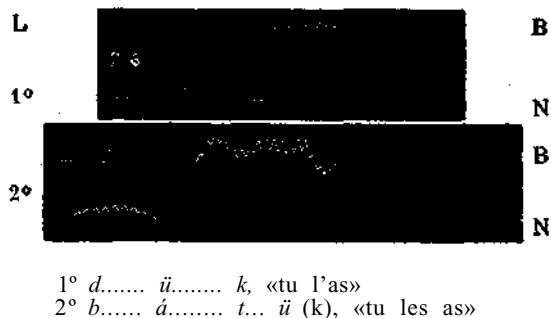
Cette occlusive est d'un usage relativement rare: les mots où on le trouve sont, en général, d'emprunt récent: *pegár* «cruche», *apéü*, «appeau», *apetitü*, «appétit», *pipíta*, «pépin», *pegót* (du Béarnais *pec*, *pegot*), «imbécile» etc., etc.

3.° d

Tableau n.° 1, fig. 20, *d* dans *da*, «il est», «elle est».

A l'initiale ou précédé d'une *l*, le *d* est une occlusive apicodentale pleinement sonore, d'explosion plus faible que celle du *t*. Tel nous le trouvons dans *déitak*, «tu me l'as», *dük*, «tu as», «tu l'as», *bildü*, «recueillir», etc., (fig. 44).

FIG. 44



(1) Pour des détails plus précis sur l'altération des occlusives, voir l'étude spéciale que nous avons publiée: *Action de l'Accent sur l'Evolution des Consonnes*, Vrin. 1928.

La langue touche les deux bords latéraux du palais et les molaires supérieures, pendant que son extrémité s'appuie énergiquement sur les incisives de la même mâchoire (fig. 20: le pointillé indique la limite du *d* occlusif, dans *da*, «il est», «elle est»).

4.° *ḍ*

Tableau n.° 1, fig. 23, p. 31, *ḍ*, dans *ḍa!* (interj.) et fig. 45-2.°).

C'est une occlusive sonore mouillée, d'explosion très faible et d'énergie musculaire relâchée. La région d'articulation est la même que pour le *t* (fig. 48). La langue touche les dents supérieures, toute la région antérieure du palais et une grande partie de la région postérieure (fig. 23: le pointillé limite le *d* occlusif).

Nombreux sont les mots où cette consonne est occlusive: c'est même, encore aujourd'hui, le cas le plus fréquent. *Madia*, «Marie» offre un tracé très représentatif du *ḍ* (fig. 45-2.°).

FIG. 45

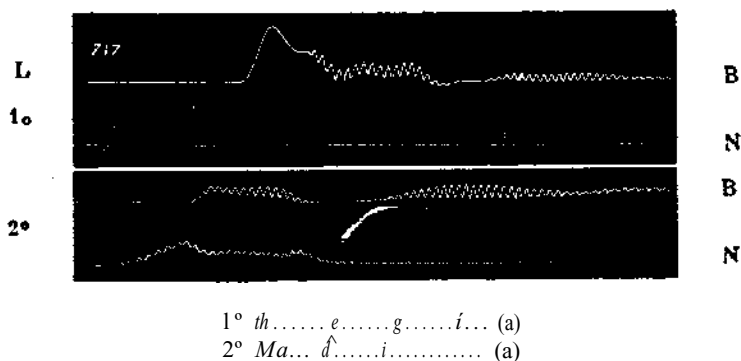
4.° *t*

Tableau 2, fig. 46, *t*, dans *ta* (artif.) et fig. 47).

La forte sourde *t* est dentale et de même nuance que le *t* français: la pointe de la langue s'appuie légèrement sur la racine des incisives supérieures, touche toutes les dents de la même mâchoire et tout le pourtour avoisinant du palais (fig. 46). La tenue est sonorisée (1), suivant les régions et les générations, sur un quart ou un tiers de

(1) Cette observation ne vise que le cas où l'occlusive suit une voyelle, une *r*, une *l*, ou une *l* mouillée.

sa durée, et se révèle partout en voie de devenir progressivement sonore (1). L'explosion et l'implosion en sont caractérisées (fig. 47) par une énergie articulatoire beaucoup plus marquée que celles du *p* (fig. 43) et du *k* (fig. 44).

FIG. 47



(âh) (â) â t e, «canard»

5.° \hat{t}

Tableau n.° 2, fig. 48, \hat{t} , dans $\hat{a}\hat{t}\hat{a}$, «papa» (enfantin).

C'est une occlusive sourde, sonorisée à l'implosion et sur une première partie de la tenue un quart ou un tiers, selon les régions et les générations. En position prétonique, l'explosion est en partie sonorisée; elle est entièrement sourde en syllabe posttonique. A l'implosion, l'énergie musculaire est moindre que pour la forte correspondante. A l'explosion, elle est, au contraire, supérieure pour le *t* (comparer les tracés du \hat{t} de la figure 49 avec celui du *t* (fig. 44-2.°).

FIG. 49



(B).. a... \hat{t} i \hat{t} ... e, «petit Baptiste»

6.° g

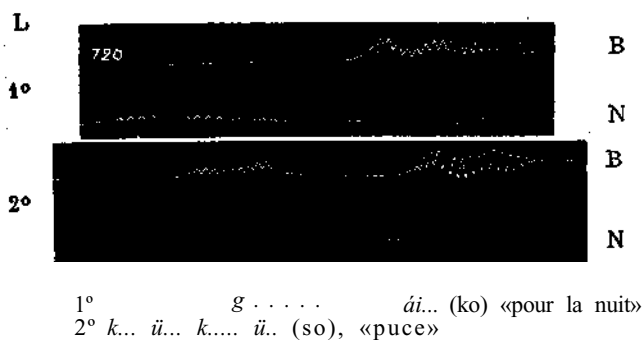
Tableau n.° 2, fig. 50, *g* dans *ga*, *ge*, *gi*, *go*, *gu*, *gü*.

A l'initiale ou après une nasale, le *g* est une occlusive vélaire sonore, d'explosion. plus faible que celle du *k* et quelque peu plus douce que celle du *b* et du *d* initiaux. Il faut noter toutefois, au sujet

(1) Voir notre *Action de l'Accent sur l'Evolution des Consonnes*, pp. 82, 83.

du *g* initial, un fait assez remarquable: les vibrations laryngiennes et nasales, très amples aux trois premiers quarts de la tenue, sont très atténuées au quatrième quart: l'impression que l'explosion produit sur l'oreille est assez nettement celle d'une sourde (fig. 51).

FIG. 51



Le palatogramme n.º 50 fournit les empreintes palatales du *k* et du *g*, avec les diverses voyelles (p. 31).

1.º *ku* - 2.º *ko* - 3.º *ka* et *kü* - 4.º *ke* - 5.º *ki* (Mêmes voyelles, avec *g*).

Comme M. Rousselot l'a noté pour le Français (1) (Précis p. 68), le palais artificiel révèle qu'en Souletin, le *g* occlusif et le *k* n'ont pas un point d'articulation unique: la langue touche le palais plus ou moins en arrière, selon que la voyelle suivante appartient à la série postérieure ou antérieure. Par ailleurs, nous n'avons pas découvert de différence bien nette entre la région d'articulation du *g* et celle du *k*: nous donnons, par suite, le même palatogramme pour les deux occlusives.

7.º *k*

Tableau n.º 2, fig. 50, p. 31, *k* dans *ka*, *ke*, *ki*, *ko*, *ku*, *kü*.

Le *k* (2) est une occlusive sourde, forte, dure, d'explosion complètement sonore. Celle-ci a moins d'énergie et plus de durée que celle des autres occlusives sourdes (comparer *küküisso*, - fig. 51, - avec *pegár* - fig. 43, - et *âhâte* -, fig. 47). L'implosion est sonore ainsi

(1) M. Navarro Thomas l'a également constaté, pour le *k* du Basque Guipuzcoan (*Pronunciación Guipuzc.* p. 604, 2e al.).

(2) Pour l'étude du palatogramme de cette occlusive; nous renvoyons à la figure 50 et au commentaire que nous y donnons.

qu'une partie de la tenue (dans les mots isolés, un quart ou un tiers, selon les régions et les générations (1).

8.° Ph

Le *ph* est une occlusive labiale, «aspirée», sourde. La détente est immédiatement suivie d'un souffle intense, rapide et sourd (fig. 52). Il peut être initial ou intervocalique (2). L'implosion est sonore ainsi qu'une partie de la tenue (le premier quart ou le premier tiers, suivant les régions et les générations) voit *phitz*: fig. 43.

9.° th

Tableau n.° 2, fig. 53, *th* dans *tha* (artif.) et fig. 54. C'est une occlusive dentale, «aspirée», sourde. L'(aspiration)) est de même nature que celle du *ph* et les observations auxquelles elle donne lieu sont identiques à celles que nous avons faites pour cette labiale (voir *thegia*: fig. 45).

La région d'articulation du *th* est la même que celle du *t* (fig. 53, tableau n.° 2).

10.° kh

Le *kh* est une occlusive vélaire «aspirée», sourde. Toutes les observations que nous avons faites pour le *ph* et le *th* s'appliquent au *kh* (fig. 55). La région d'articulation est la même que celle du *k*, ainsi que les variations observées suivant la voyelle qui le suit (voir fig. 50 et 55).

FIG. 55



kh... ü... t ...o, «rapide»

(1) Pour des détails plus précis, voir notre étude sur *l'Action de l'Accent sur l'Evolution des Consonnes...* (pp. 82-89)

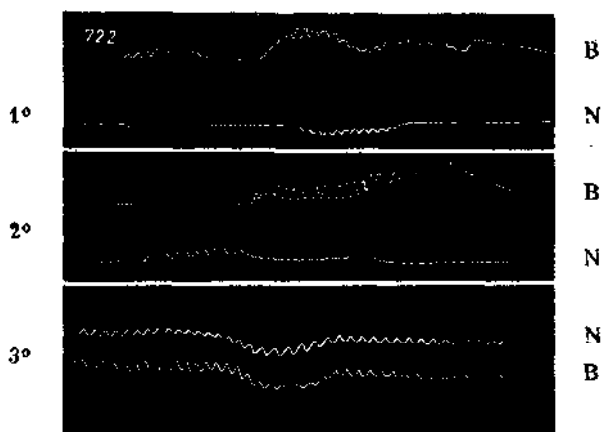
(2) Dans ce dernier cas, il se sonorise souvent complètement dans le discours suivi, familier et spontané (voir fig. 22).

IV.—FRICATIVE NASALE

Une seule consonne nasale peut être fricative: c'est *l'm*.

Dans le discours suivi, spontané et rapide, elle l'est toujours, entre deux voyelles atones (fig. 56-1.^o), souvent, en position post-tonique (fig. 56-3.^o), jamais devant une voyelle tonique ou à l'initiale (fig. 56-2.^o).

FIG. 56



- 1° (nah) *ũ k... a... m... a... r...* (kátu): «veux-tu marquer»?
 2° — *m... á r...* (do). «mou»
 3° — *á m a* «mère»

V.—OCCLUSIVES NASALES

1.^o m

L'm est occlusive dans toutes les positions, sauf, en général, entre voyelles atones, dans le discours suivi, familier et spontané. L'occlusion est notablement moins énergique qu'en Français; l'explosion est lente, progressive et de faible intensité (fig. 56-2.^o).

2.^o n

Tableau n.^o 2, fig. 57 et 59, *n* dans *na*, *éman*, *hénbài*, (fig. 42).

L'n larrajais est toujours occlusif. L'explosion est moins rapide, moins intense et de durée plus longue que pour *l'm* (fig. 42).

Initiale de syllabe, *l'n* s'articule sur les alvéoles, sans que la langue touche les incisives supérieures (fig. 57-1.^o), mais seulement les canines et les molaires et toute la région voisine des dents, formant ainsi une occlusion complète.

L'n finale précédant une pause est légèrement plus palatale (fig. 57-2.^o).

Devant les labiales *b, p*, *l'n* n'a pas d'explosion (fig. 59). Devant les dentales *d, t*, *l'n* s'articule au même point que ces deux consonnes: il en est ainsi, par exemple, dans *mándo*, «mulet», *bazüntü*, «si vous les aviez» (fig. 60: *n*, dans *mándo*, «mulet»; la syllabe enregistrée est *man*, articulé tel qu'on le prononce dans *mándo*. Le pointillé limite *l'a*)

Devant les vélaires *k, g*, *l'n* devient guttural et s'articule au même point que la consonne qui suit (fig. 61). C'est un son bien connu: il existe en Espagnol (*Salamanca*), en Béarnais (*que manco*, «il manque»), en Gascon... et sans doute dans la plupart des langues. Il n'existe pas dans le Français septentrional.

3.^o ñ

Tableau n.^o 2, fig. 62, ñ dans *Aña*, et fig. 62 bis-2.^o

Nous désignons par cette lettre une nasale palatale mouillée, identique au son qu'en Français nous désignons par *gn* (*montagne*), en Espagnol par *ñ* (*niño*, «enfant») (fig. 62: ñ dans *Aña*, «Anne»; le pointillé limite *l'a*; fig. 40: tracé de *üñhüri*).

C'est une occlusive sonore. L'explosion est très faible et l'énergie musculaire de l'occlusion est extrêmement réduite.

VI.—MI-OCCLUSIVES

Pour désigner ces sons simples, nous conservons les caractères adoptés par l'Académie de la langue basque.

Voici notre transcription des mi-occlusives souletines: *ts, tx, tz*.

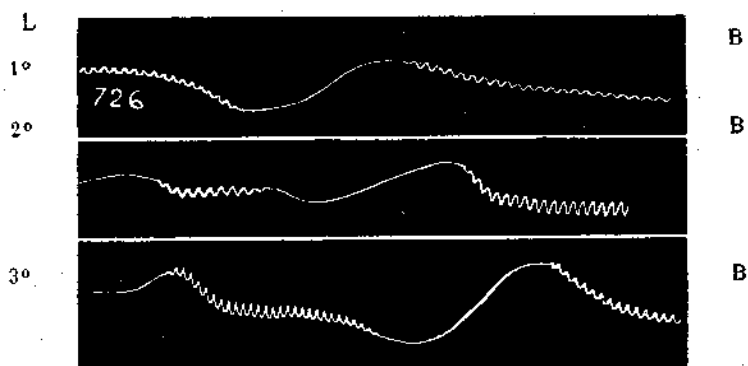
ts

C'est une mi-occlusive, palatale, sourde, «La semi-occlusive, écrit M. Rousselot, commence au moment où l'occlusion dentale s'affaiblit et cesse avec celle-ci: alors apparaît une simple constricte. Entre ces deux limites les étapes sont nombreuses.

D'abord l'occlusion peut être plus ou moins dentale, sans que l'oreille en soit suffisamment avertie... La région antérieure du palais a été touchée d'une façon très variable: tantôt jusqu'aux dents à peu près, tantôt jusqu'à une certaine distance des alvéoles...» (Rousselot, *Principes*, p. 628).

Dans le *tss* souletin, l'élément occlusif est devenu palatal; il est très relâché et de durée très brève; la mi-occlusive n'est pas loin de devenir constrictive et de se confondre avec *ss* (fig. 63). La langue touche les bords de la moitié postérieure du palais. Son extrémité se replie en haut et en arrière, jusqu'au sommet de la bouche. Là se produit un contact sourd, très bref (fig. 63) et d'énergie musculaire très relâchée. Il est suivi d'un souffle fricatif, sourd, chuintant, de même nuance que *l'ss* palatale (fig. 63 et 64: tableau n.º 2, fig. 64, *ts* dans *hátssa*, «l'haleine»: le pointillé limite *l'a*).

FIG. 63



- 1° (h) *itzàen*, «de la parole»
 2° *hàtsàen*, «de l'haleine»
 3° *haátše*, «vers là-bas»

tx

Le *tx* est une mi-occlusive sourde palatalisée. La région d'articulation de l'élément occlusif s'étend largement moins que celle du *t̃* (1). Cet élément est toutefois nettement mouillé et cela suffit pour que l'oreille indigène distingue aisément ce son du *ch* français et plus encore de *l'ss* basque (fig. 63-2.º et 65; *tx*, dans *atx*, «aie!»)

(1) Voir le palatogramme du *t̃* tableau n.º 2, fig. 48.

OR s'en rend compte, à la simple vue du tracé, l'occlusion est de durée brève et d'ailleurs d'énergie musculaire si relâchée qu'on ne saurait la délimiter sur le tracé (fig. 63-3.^o).

tz

C'est une mi-occlus ve sourde, de tenue très relâchée et très brève: on ne saurait non plus la délimiter sur le tracé (fig. 63). La langue touche toutes les dents supérieures et la région du palais qui les avoisine, (fig. 66: *tz*, dans *hátza*, «la démangeaison»). Les deux éléments de l'articulation du *tz*, occlusion et frication, se forment avec l'extrémité de la langue contre la partie du palais comprise entre les dents et les alvéoles. Soit à l'avant, soit sur les côtés de la bouche, la zone du contact lingual est légèrement plus large pour le *tz* que pour la fricative correspondante *z*.

yod consonne: y.

C'est un fricative sonore, aux vibrations assez faibles: la langue s'élève notablement plus que pour la voyelle *i*: l'issue est plus étroite et le souffle perd de sa vitesse et de son intensité (fig. 64).

FIG. 64



H... a..... y..... é kí, «avec ceux-là»

Tels sont les sons du Basque Souletin de Larraja. Ils constituent un ensemble, à la fois sonore par la prédominance très nette des voyelles, des sonores et des vibrantes, et doux, par une aversion très marquée pour les groupes consonantiques et par l'altération très accusée des articulations, et notamment des occlusives.

Nous n'avons pas noté de redoublement de consonnes: le parler de Larraja y répugne, ainsi que tout dialecte euscarien:

Les groupes d'occlusives, qui ne se trouvent point dans le corps des mots, se fondent en un seul, lorsque la rencontre de ceux-ci vient fortuitement à les créer.

Les mi-occlusives, très relâchées, sont à la veille d'atteindre la dernière étape d'une évolution qui en aura fait des fricatives. *L'h* est un souffle énergique, mais doux à l'oreille et, —nous l'avons-vu—, souvent sonore.

CHAPITRE II

PARTICULARITÉS PHONÉTIQUES

Nous avons fait l'exposé des articulations diverses du parler de Larraja et des caractères graphiques par lesquels nous les désignerons au cours de cet ouvrage. C'est ce que la phonétique locale a de commun avec celle de toutes les variétés souletines. Il nous paraît utile d'étudier, dans ce deuxième chapitre, quelques particularités qui donnent au larrajais son caractère propre: ce sera l'objet des paragraphes suivants:

- § 1. L'accent.—Sa nature.
- § 2. L'action de l'accent sur certaines consonnes.
- § 3. La liquide *r*.
- § 4. Résolution de certaines diphtongues.
- § 5. *L'n* finale du prétérit.

§ I. L'ACCENT.—SA NATURE

Le souletin diffère des autres parlers basques par un fait phonétique très marqué: il présente un accent, qui donne à la phrase un rythme très caractéristique.

L'accent larrajais est sensiblement différent de celui des autres localités de la région, et cette raison suffirait à nous y retenir. Mais la question revêt une importance plus décisive par ce fait que le mode spécial d'accentuation a une influence considérable dans l'évolution des sons.

Nous avons traité cette question dans un précédent ouvrage (1). Nous en rappellerons ici seulement les conclusions essentielles, notant, à mesure, les particularités qui caractérisent ce fait phonétique, dans le parler de Larrajá.

1.^o Comme celui du Souletin en général, l'accent larrajais est essentiellement musical; mais l'élément d'acuité n'est pas indépendant de celui d'intensité. Dans tous les mots ou formes morphologiques, il existe toujours un accent musical. Il en est un grand

(1) Voir *l'Action de l'Accent dans l'évolution des Consonnes*.

nombre qui ont un ou deux accents secondaires, toujours caractérisés, à Larrajá, par l'élément d'intensité seulement *et non pas celui d'acuité*. Propre à l'accent local, ce dernier trait n'a été relevé qu'à Barcus et à Esquiule.

2.^o L'accent musical est fixe en ce sens que, dans le même mot invariable ou la même forme morphologique, il porte toujours sur la même syllabe. Mais normalement il disparaît tout-à-fait, dans les mots secondaires de la phrase et même dans certains termes qui ont quelque relief dans le rythme général. Ceci est encore propre au langage local: en haute-Soule notamment, il est très rare que, dans ce cas, l'accent musical syllabique disparaisse tout-à-fait.

3.^o Sur les voyelles qui portent l'accent musical, il existe aussi un accent d'intensité: la voyelle la plus aigüe d'un mot est aussi la plus intense. Dans le discours suivi, cet accent disparaît parfois, mais exceptionnellement.

4.^o Dans un mot de plusieurs syllabes, la voyelle accentuée a toujours une durée plus longue que les atones. Nous avons relevé quelques exceptions très rares.

En larrajais, l'accent principal a donc un élément *d'acuité*, un élément *d'intensité* et, en général, un élément de *durée*; l'accent secondaire est caractérisé toujours par un élément *d'intensité*; jamais par un élément *d'acuité*; le plus souvent mais non pas toujours par un élément de *durée*.

§ II. ACTION DE L'ACCENT DANS L'EVOLUTION DE CERTAINES CONSONNES

La syllabation présente, dans le larrajais, comme dans le souletin en général, un caractère net et constant: la tension de la consonne posttonique est tout particulièrement relâchée: l'énergie musculaire articulatoire est très réduite et les mouvements organiques très lents.

A ce premier fait physiologique s'en ajoute un second: la voyelle accentuée est caractérisée par des vibrations plus intenses que celles des atones; dès lors, les vibrations laryngiennes de la tonique tendent à exercer leur action sonorisante sur les occlusives sourdes posttoniques, leur influence vocalisante sur les consonnes sonores placées dans la même position. La mesure d'efficacité de cette action est en raison directe de l'intensité des vibrations voca-

liques et de la faiblesse musculaire articuloire de la consonne qui suit la voyelle accentuée.

L'action simultanée de ces deux faits physiologiques détermine et hâte, en position posttonique, la sonorisation des occlusives sourdes et la vocalisation de la plupart des consonnes sonores.

Par contre, l'énergie musculaire articuloire très marquée des consonnes prétoniques, la faiblesse vibratoire de la voyelle atone qui les précède, et enfin l'énergie musculaire de la dernière partie de l'articulation, ont pour effet d'atténuer considérablement l'altération des consonnes placées devant la voyelle tonique. Entre voyelles atones, les consonnes sont caractérisées par une tension aussi relâchée que celle des posttoniques mais la voyelle précédente étant atone, l'action sonorisante ou vocalisante que ses vibrations exercent sur la consonne intervocalique est moins efficace, en raison de leur moindre intensité. C'est pourquoi, entre voyelles atones, les consonnes s'altèrent plus rapidement qu'en position prétonique, mais très notablement moins vite qu'après la voyelle accentuée.

Telles sont les causes physiologiques de l'évolution de certaines consonnes et des degrés très divers de leur altération, que leur examen au laboratoire nous permet de résumer dans les brèves conclusions suivantes:

1.^o Dans le discours suivi, les occlusives posttoniques P, T, K, PH, TH, KH, se révèlent avoir atteint une étape beaucoup plus avancée dans la voie de la sonorisation qu'en mots isolément enregistrés.

2.^o Les mêmes occlusives, en position prétonique, atteignent sensiblement le même degré de sonorisation.

3.^o Soit dans le discours suivi, soit dans les mots isolément enregistrés, les occlusives posttoniques sont très considérablement plus altérées (sonorisées) que les prétoniques.

4.^o D'une génération à l'autre, l'évolution de ces mêmes occlusives est très notable en position posttonique, —dans le discours suivi beaucoup plus qu'en mots isolés—; elle est peu sensible en position prétonique, surtout en mots isolés.

5.^o Cette évolution des occlusives se révèle en Haute-Soule comme un courant qui, parti de Mauléon, monte progressivement les vallées de la Haute-Soule, vers Larrau, Sainte-Engrâce, Lacarry. Larraja ne semble pas subir le même courant, originaire de Mauléon; il est à remarquer que l'évolution y est légèrement plus avancée qu'aux abords de Mauléon. Le courant actuel est, dans toutes les

régions, rapide pour les occlusives posttoniques, très lent pour les prétoniques.

6.^o La cause physiologique de la rapidité de cette évolution des occlusives sourdes posttoniques est qu'elles ont l'implosion et la première partie de l'occlusion extrêmement molles, d'énergie musculaire très réduite. En revanche, la voyelle précédente, très intensément sonore, exerce sur la consonne une action sonorisante d'autant plus marquée; par contre, les occlusives sourdes prétoniques ont l'implosion et l'explosion très fermes, d'énergie musculaire très marquée, précédée par ailleurs d'une atone peu intense et garantie par l'énergie musculaire très accentuée de l'explosion contre l'influence sonorisante de la voyelle tonique qui les suit.

7.^o Les occlusives évoluent, entre atones, notablement moins vite qu'en position posttonique: ce fait est dû physiologiquement à ce que l'action sonorisante d'une voyelle atone est, sur l'occlusive suivante, moindre que celle d'une voyelle tonique, en raison de l'intensité moindre de ses vibrations.

8.^o Il faut donc conclure que le mode d'accentuation précipite considérablement la sonorisation des occlusives sourdes posttoniques, et que, au contraire, elle retarde, dans des proportions plus notables encore, celle des occlusives prétoniques.

9.^o Enfin, —et c'est une conclusion plus générale—, à Larrajá, tous les phénomènes évolutifs observés au laboratoire ont atteint une étape plus avancée que dans les autres régions souletines. Une seule exception est à noter pour les sonores fricatives *b*, *d*, *g* qui sont plus affaiblies qu'à Larraja dans la région souletine avoisinante du pays de Mixe: Ainharp, Aroue, Etcharry, Espès, etc.

10.^o L'évolution des fricatives *b*, *d*, *g* intervocaliques ou faisant partie de groupes intercalaires, est presque insensible aujourd'hui en position prétonique, d'une génération à l'autre.

Placées immédiatement après la voyelle accentuée, elles évoluent très rapidement d'une génération à la suivante.

Si on enregistre dans le discours suivi, l'évolution des trois fricatives, devant la voyelle accentuée, n'est pas sensiblement plus rapide que dans les mots isolément prononcés; mais celle des posttoniques marque une différence très considérable: dans le discours suivi, bien rares sont les cas où elles ne sont pas complètement disparues. Quand elles sont tombées, le fait est inconscient au sujet lui-même, pour la grande majorité des mots où ce phénomène se produit. Toutefois il existe bon nombre de mots ou d'expressions

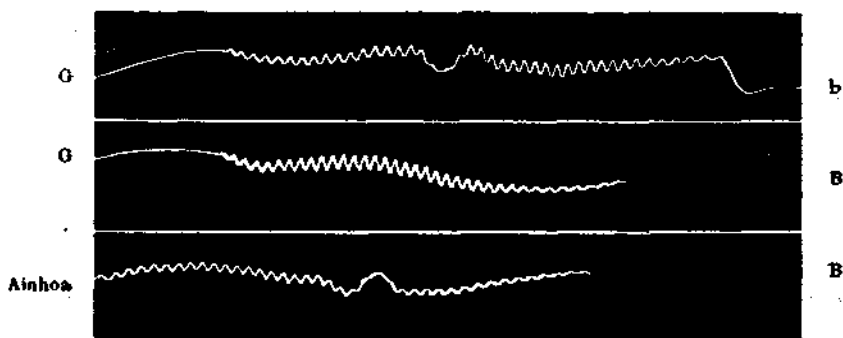
dans lesquels les générations même les plus anciennes ne se souviennent point d'avoir entendu articuler les fricatives posttoniques: ce sont notamment: *ssoik* (< *sso égik*, regarde); *aukhü* (< *ágo ekhürü*, reste tranquille); *auxilik* (< *ago ixilk*, reste silencieux); *aakhói* (< *aagi khói*, aimant la viande, ou la chair); *Zéitéa* (< *ze (t) egitéa*, pour quoi faire); *intzáura* (< *intzagórra*, la noix); *bithártia* (< *beithartia*, < *bégithartia*, < *bégi artia*, la figure); *ssathartia* (< *ssagü artia*, le piège à souris); *ssathütssia* (< *ssagü ütssia*, la souris aveugle).

§ III. LA LIQUIDE R

1.^o *L'r* douce est disparue à Larrajá: *hói*, < *hori*, «celui-là près de vous» (fig. 64-2.^o: le graphique ne présente pas trace du battement de *l'r*); *Páise*, «Paris», < *Parise* (fig. 65: pas trace du battement de *l'r*); *haxéia*, < *haxeria*, «le renard» (fig. 66-3.^o: pas trace du battement de *l'r*). Ces exemples et graphiques suffisent: la chute de *l'r* douce est un fait accompli, dans tous les mots.

2.^o *L'r* forte est, en général, adoucie à Larraja. Celle qui comporte, en haut-souletin, trois ou quatre battements; n'en a qu'un porte, en haut-souletin, trois ou quatre battements, n'en a qu'un

FIG. 64



- 1.^o H... o... r... á... t «vers là où vous êtes»
 2.^o H... o... i, («*hori*, «celui-là»
 3.^o o... r... í..... «celui-là»

ou deux à Larraja: par exemple, *xería*, < *xerría*, «le goret» (fig. 66-2.^o: un seul battement); *horát*, < *horrát* «vers là où vous êtes»; un seul battement.

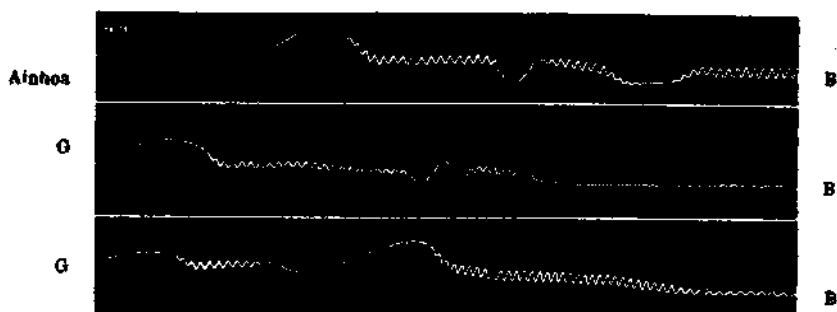
3.° Exceptionnellement, l'*r* forte est bien conservée: cela se constate surtout lorsqu'elle est entravée, c'est à dire devant une consonne occlusive: par exemple *ártho*, «mais»; *ardú*, «vin»; *értzo*, «fou» *érdi*, «moitié», «mettre bas»; *érbi*, «lièvre», etc.

FIG. 65



Páise, < *Parise*, «Paris».

FIG. 66



1° Ax... e...r...i...y...á
2° ch... e... r... i... a.....
3° Ha... x... é... i... a.....

§ IV. RESOLUTION DE CERTAINES DIPHTONGUES, TRIPHTONGUES ET QUADRIPHTONGUES

Sous le nom de diphtongue les phonéticiens modernes désignent soit l'union de deux sons vocaliques consécutifs, soit celle, d'une «semi-voyelle» et d'une «voyelle».

Dans le premier cas, il est convenu qu'il existe deux syllabes; dans le deuxième il n'y en aurait qu'une. C'est une question théorique de peu d'importance. Mais l'évolution du groupe, —dont les étapes principales sont *voy* + *voy*; < *voy* + *semi-voy* > voyelle—, les étapes intermédiaires sont multiples, et il est pratiquement impossible souvent de déterminer celle qu'a atteinte la transformation graduelle phonétique. Dans certains cas le groupe vocalique

s'est contracté en une voyelle unique: *ükhen dükianian* (Haute-Soule) est devenu, à Larraja, *ükhen dükinin*, «quand, il (elle) aura reçu»; *herrialât* (Haute-Soule) est, à Larraja, *herrilât*, «dans le pays» (avec un verbe de mouvement): l'évolution, terminée dans ce cas, est encore en cours dans d'autres plus fréquentes.

En souletin les triphthongues et quadriphthongues sont fréquentes et elles ont, en général, subi des transformations, dans le parler de Larraja. Nous allons successivement étudier ces différents groupements.

1. Deux sons vocaliques de même timbre, juxtaposés, ont abouti, en règle générale, à une voyelle simple de même nature qu'eux: **banintzéén*, «je leur étais», provenant d'une forme plus ancienne **banintzéièn*, a abouti à *banintzén*; de même **bahintzéièn*, «tu leur étais» > **bahintzéén*, > *bahintzén*; **arebéèki* (*arebé* + *èki*, «avec les soeurs») > *arebéki*; **zübitàat*, «vers les ponts» ou «vers l'échelle» est devenu *zübitât*; **zitaázü*, «il (elle) m'est» < **zitadázü*, est devenu *zitázü*. (Nous marquons d'une astérisque les formes vieilles).

Toutefois les diphtongues provenant de la chute d'une *r* douce intervocalique subsistent encore aujourd'hui: *aági*, «viande», «chair» < **arági*; *paáda*, «chance, occasion, opportunité», < *parada*; *haát*, < *harat*, «vers là-bas»; *eetzin*, «sur la même ligne, verticale ou horizontale», < *eretzián*; *hiia*, «la ville» < *hiria*; etc., etc.

2. S'il s'agit de voyelles de timbre différent, il faut considérer séparément les diphtongues, d'une part, et, d'autre part, les triphthongues et les quadriphthongues.

a) *i* + *a*, > *i*:

Ex. *Egin din lána*, «le travail qu'il (elle) a fait», < *égin dían lána*; *égin dütükinin*, «quand il (elle) les aura faits», < *égin dütükianian*; *zin*, «il avait», «elle avait», < *zian*; *hi(r)ín*, < *hi(r)ían*, «dans la ville», etc.

Il faut faire exception des mots où une *r* intervocalique s'est amuïe entre les deux éléments de la diphtongue actuelle: celle-ci, plus récente, n'a pas encore eu le temps de se contracter en une seule voyelle. Il faut en dire autant du cas où le groupe *i* + *a* est à la finale d'un mot; *zia*, < *zira*, «vous êtes»; *bagía*, < *bagíra*, «nous sommes»; *beitía*, > *beitira*, «parce qu'ils sont»; etc.

b) *ú* + *a*, > *ú*, en règle générale:

gaxtúk, < *gaxtúak*, «les méchants»; *júnen* < *júanen*, «devoir aller»; *gozúk*, < *gozúak*, «le goût»; *goxúk*, < *goxúak*, «l'agréable»; *tontúk*, < *tontúak*, «le sot»; *aphúk*, < *aphúak*, «le crapaud», «la crapule»; *leihúk*, < *leihúak*, «la fenêtre»; etc.

Toutefois certains mots offrent encore exceptionnellement le groupe *ú + a*: *húak*, «ceux-là»; *arduak*, «le vin» (cas actif), «les vins» (nominatif); *lanhúak*, «le brouillard» (actif), «les brouillards» (nominatif); *phozúak*, «le poison» (actif), «les poisons» (nominatif); *bilúak*, «le soliveau» (actif), «les soliveaux» (nominatif); et tous les mots provenant d'un substantif béarnais en *u* nasal final, ou du français en *on* final nasal.

c) *i + á* reste sans changement: *zidiátie*, «vous (pluriel) serez»; *ziáte*, «vous (sign.) serez»; *giáte*, «nous serons»; *zizkiá*, «ils (elles) nous étaient» (tutoiement masc.); *zikiá*, «il (elle) nous était» (tutoiement masc.); etc.

d) *é + i* reste sans changement: *hintzéikedan*, «tu m'aurais été» (tutoiement masc. et fém.); *litzéiken*, «il, elle, cela te (fém.) serait»; *hintzéikün*, «tu nous étais» (tutoiement masc. et fém.); *zenéiz-küztien*, «vous (plur.) nous les aviez».

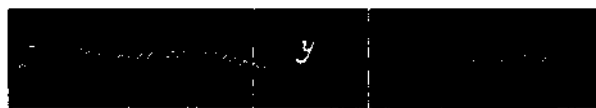
e) *á + i* reste sans changement: *háikü*, «tu (masc. et fém.) nous es»; *háigü*, «nous t' (masc. et fém.) avons»; *záizkünin*, «quand ils (ou elles) nous sont»; etc.

Toutefois *gáixo*, < *gáizo*, «qui est à plaindre», est devenu *gáxo*.

f) *á + u* reste sans changement: *áugé*, «évier» *paráu*, «auge de maçon»; *hau*, < *haro*, > *hao* > *háu*, anglais «weather»; *háu*, «celui-ci», «celle-ci»; *áuz*, < *aráuz*, «sans doute».

g) *à + i + é* > *à + y + é*, dans **haiéki* «avec ceux-là». L'enregistreur de Verdin nous a donné *hayéki*, y représentant une consonne fricative ou un yod. Ce qui caractérise ce son c'est que le passage de l'air est beaucoup plus étroit que dans *l'i*; il est sonore, mais les vibrations sont celles d'une co sonne fricative et le souffle perd de sa pression et de sa vitesse: celles-ci sont beaucoup moindres que pour *l'i* voyelle: dans le tracé la plume se rabat notablement vers la position du repos comme on peut le voir dans la figure 67.

FIG. 67



H.... a.... y.... e..... k (i), «avez ceux-là».

h) *à + y + é* devient cependant aujourd'hui *é*, le plus souvent:

la forme **hayéki*, qui n'est pas encore tout-à-fait morte est de beau coup moins fréquente que *héki*, «avec ceux-là».

i) $\acute{u} + i + \grave{a} + e, > \acute{u} + i + e$: *gúiaèki*, «avec la nôtre», $> \text{gúieki}$.

j) $i + a + \grave{e} > i + \grave{e}$: *júitiaèki*, $> \text{júitièki}$.

k) $\acute{u} + i + \grave{a} + i > u + \acute{i} + i$: *gúiaì*, «au nôtre» $> \text{guii}$.

l) $\acute{a} + u + a + \grave{e} > \acute{a} + u + e$: *sseláuaèko* $> \text{sseláueko}$, «de la chambre».

m) $\acute{a} + i + a$ reste sans changement: *ssabáiala*, *ssabáialàt*, «au fenil» (avec mouv.)

n) $\acute{a} + i + \grave{e}$ reste sans changement: *ssabáieìk*, «les fenils» (cas actif).

o) $\acute{a} + i + e$ atone $> \acute{a} + i$: *ssabáieiaìk*, $> \text{ssabáitàik}$, «des fenils». Parfois même l'accent tonique se déplace. *ihizláietàik*, $> \text{ihizláitaik}$, «provenant des chasseurs».

p) $\acute{u} + a + e, > \acute{u} + e$: *ssenthúaen*, $> \text{ssenthúen}$, «de celui qui est alerte» (litt. «de l'alerte».)

q) $i + a + e, > i + e$: *zalhíaen* $> \text{zalhien}$, «de celui qui est leste» (litt. «du leste»), *egitíaen* $> \text{egitien}$, «de la façon».

r) $\acute{a} + u + a + e > \acute{a} + u + e$: *masskáuàen*, $> \text{masskáuen}$, «de celui qui est barbouillé» (litt. «du barbouillé».

s) $\acute{a} + i + \grave{a} + e > \acute{a} + i + e$: *elhesstá(r)iaèn*, $> \text{elhesstáien}$, «du beau causeur».

t) $\acute{a} + i + e$ est en cours de contraction: la forme contracte et la forme non contracte sont en usage: *ihizláiek*, «chausseau» (à l'actif indéfini) se dit aussi bien que *ihizláik*. Mais, au pluriel, l'accent secondaire a conservé l'*e*: on ne trouve que la forme *ihizláieìk*, «les chasseurs (actif pluriel)».

u) $\acute{a} + i + a, > a + \acute{i} + i > p + \acute{i}$: *ihizlaí gànìk* «de la part du chasseur» et aussi «de chez le chasseur».

ü) $\acute{a} + u + e$ reste sans changement, que l'*e* soit atone ou non.

x) $i + \acute{i} + a + e, > i + \acute{i} + e$: *hi(r)íaentàko*, $> \text{hi(r)ientàko}$; «pour le tien».

etc.... Peut-être avons-nous omis quelques groupes vocaliques: ils sont si nombreux en Souletin!

3.° Cause psycho-physiologique de la contraction des groupes vocaliques.

Voici les questions auxquelles nous nous proposons de répondre:

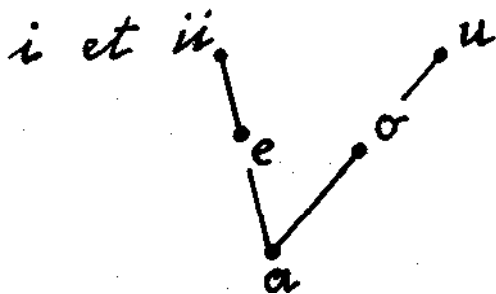
1.°—Pourquoi les groupes vocaliques se contractent ils?

2.° Pourquoi de telle manière?

Et voici notre réponse: il existe de ces deux faits deux causes, —l'une physiologique, l'autre psychologique. Nous allons les étudier successivement.

Cause physiologique de la contraction des groupes vocaliques.

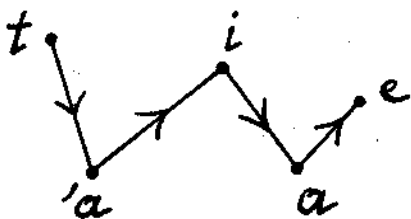
On comprendra aisément que les groupes vocaliques finissent par se contracter, —et précisément dans le sens même que nous avons indiqué pour chacun d'eux, —si on n'oublie pas les hauteurs différentes auxquelles la langue doit se trouver pour articuler chacune des voyelles—: ces hauteurs sont indiquées par le schéma suivant:



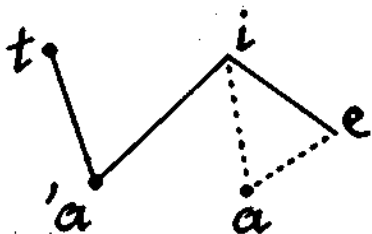
Relevée par la base pour *u*, la langue abaisse insensiblement sa base jusqu'à *a*. Pour *a*, la base et la pointe de la langue sont à plat sur la partie inférieure de la cavité buccale. Pour articuler *e*, *ü*, *i*, elle relève sa partie antérieure, en même temps qu'elle l'avance vers les incisives supérieures. Lorsqu'un groupe de voyelles se contracte, c'est que les mouvements de la langue se simplifient en faveur du son qui exige un déplacement moindre.

Pour plus de clarté, analysons graphiquement les mouvements de la langue dans *á + i + à + e*, > *á + i + e*, dans *elhesstáien* > *elhesstáien*.

Les sons *t, a, i, a, e* sont tous de la série antérieure, c'est-à-dire que. c'est la partie antérieure de la langue qui se déplace: graphiquement nous obtenons les déplacements suivants, dans la forme non contracte *táiden*:



Dans la forme contractée, ce graphique deviendra:



Le deuxième *a* est tombé par simplification du mouvement final, et la contraction s'est faite en faveur du son le plus rapproché de *i*, c'est-à-dire en faveur de *l'e*.

Cause psychologique de la contraction.

Mais cette analyse physiologique ne suffit pas à rendre complètement compte des faits: il existe une cause psychologique qui exerce son action sur le mode de la contraction: nous la formulons ainsi: dans ces groupes de voyelles, plus un élément vocalique est faible et plus facilement il disparaît; plus il est intensément sonore et plus longtemps il se conserve: plus nettement entendue, la voyelle est reproduite de façon plus précise; moins nettement entendue, elle est moins bien reproduite. Il s'ensuit que les voyelles qui portent l'accent unique ou l'accent principal sont toujours conservées; celles qui reçoivent l'accent secondaire finissent par disparaître, mais plus tard que les atones.

Résumons les lois qui commandent la contraction, dans les deux formules suivantes:

1.° Dans l'articulation des groupes vocaliques, les mouvements de la langue tendent à se simplifier.

2.° Les voyelles les moins intensément prononcées disparaissent plus vite, toutes conditions supposées égales par ailleurs.

§ V. L'N FINALE DU PRETERIT

Dans ses deux formes tutoyantes, le prétérit ou «imparfait» a perdu *l'n* finale aux 1^{re} et 3^{es} personnes du singulier et du pluriel: *banián* et *baniñán*, «j'avais», > *bania* et *baniña*; *bazián* et *baziñán* > *bazia* et *baziña*; «il, elle avait»; *bazieián* et *bazieñán* > *bazieiá* et *bazieña*, «ils avaient», «elles avaient».

En revanche, dans *baniá*, *baniñá* et *bazieña*, *l'n* intervocalique a nasalisé *l'a* final.

Jean LARRASQUET